

... et du photojournalisme

Benoît Aquin, Jean-François Leblanc et Robert Fréchette

Numéro 9, septembre 1989

La photographie a 150 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

0831-3091 (imprimé)

1923-2322 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aquin, B., Leblanc, J.-F. & Fréchette, R. (1989). ... et du photojournalisme. *Ciel variable*, (9), 22–24.



19 Quiche, Guatemala, 1988
B E N O Î T
A Q U I N

suite de à propos de la photographie

on appuie sur le déclencheur.
 Cela permet parfois de capter des scènes
 de la vie quotidienne sans modifier
 quoi que ce soit dans l'attitude
 du sujet et c'est alors fantastique,

Hélas, trop souvent,
 on obtient des cadrages inutilement désaxés,
 des lectures manquées,
 des compositions abominables,
 sans mentionner les têtes coupées.

si l'on exclut, bien sûr,
 le remords qui est toujours là.

«Vous désirez avec ou sans tête?»

Mais il y a plus grave encore.
 En voyage, parfois,
 le *con à kodak* qui pose sa femme blonde
 et nordique devant la belle statue de Michel-Ange,
 il vous fait chier.

Eh bien parfois,
 l'autochtone,
 c'est ce *con* qu'il voit en vous.
 Puis, là merde,
 un large sourire niais et américain
 apparaît et uniformise tous les visages de la terre,
 sans parler du fait que tout coûte alors plus cher,

Je cherche à diffuser un
 photojournalisme plus intègre
 et impliqué face à la situation
 plutôt anémique qui anime
 cette discipline au Québec,
 c'est-à-dire face à un
 photojournalisme souvent trop
 bien rangé et trop fréquem-
 ment plié aux exigences des
 publications.

Benoît Aquin
 Membre de l'agence STOCK PHOTO



20
**JEAN-FRANÇOIS
LEBLANC**

suite de à propos de la photographie

et c'est à ce moment bien précis
que vous avez envie d'exécuter
le lancer du marteau avec votre caméra,
nouvelle discipline olympique aux Jeux de 1992 à Barcelone.
Tous les médias vont couvrir le sujet.

Si je n'aimais pas la photo,
je n'hésiterais pas un instant :
j'oublierais mon appareil chez-moi
avant de partir en voyage.
Oui, il m'arrive d'affirmer :
j'aimerais ne pas aimer la photo.
Puis, un peu comme Lewis Hine,
faute d'une plume agile,
je m'embarrasse d'une caméra.

Marcel Blouin

Port-au-Prince,
29 novembre '87.
Journée historique.
Subtil mélange d'espoirs et de
craintes pour les Haïtiens qui
se lèveront très tôt ce matin-là
pour se rendre aux urnes afin
de botter le cul à trente ans de
dictature duvaliériste.
Je me rends au bureau de vote
le plus près.
Une tension sournoise rôde
dans l'air.
Quelques minutes plus tôt,
dans un autre bureau tout près
d'ici, le carnage s'est produit.
Les mitraillettes *macoutes* ont
craché la mort. Les corps
désarticulés se sont affaissés
dans une mer de sang. Plus
d'une trentaine de victimes,
d'hommes et de femmes,
venus paisiblement voter ce
matin-là.
Ici, on questionne, on gueule,
on s'agite.
Je me sens pris au piège

derrière ces murs, ces grillages,
cette foule fébrile.
J'appréhende à tout moment
l'incursion d'une bande de
Macoutes, le crépitemment
sauvage des mitraillettes
vômissant sur la foule sans
défense. J'essaie de chasser
cette vision. J'évite de me
demander ce que je fais là. Je
prends des photos. C'est ce
que j'ai de mieux à faire.
Puis soudain, c'est la panique,
le *courri*, le raz-de-marée vers
la sortie. Je m'agglutine
instinctivement à la masse,
puis je m'étonne d'être déjà
dans la rue. Mes gestes sont
commandés par l'émotion, par
l'instinct de survie. Je sens que
j'ai dépassé une limite.
Je ne comprends pas ce qui
arrive.
Pourquoi ce journaliste
Haïtien prend-il ma photo ?
Machinalement, je lui rends la
pareille.

Ce n'est que plus tard, en
voyant la photo, que j'ai
remarqué tous ces regards.
J'ai passé le reste de la matinée
à l'hôtel.
Les rues de la ville s'étaient
transformées en désert.
Sillonées seulement par des
véhicules militaires, chargées
de soldats ou de Macoutes en
civil exhibant fièrement leurs
armes, parsemées, çà et là, de
voitures défoncées, perforées,
carbonisées.
J'ai pensé à *Apocalypse Now*, à
Under Fire, à *Mad Max*.
Je me suis demandé ce que je
foutais dans ce décor, loin de
mon univers tranquille et
douxillet.
Je me pose encore la question.
Mais je ne cherche plus de
réponse.
J'ai envie d'y retourner.

Jean-François Leblanc
Membre de l'agence STOCK PHOTO



21
**ROBERT
 FRÉCHETTE**

Unamen Shipu veut dire
 rivière-peinture en Montagnais.
 La couleur de l'eau rappelle
 la peinture que l'on faisait avec
 de l'écorce. Les Blancs ont
 interprété de toutes sortes
 de façons le nom Unamen.
 Il fut tellement transformé,
 qu'aujourd'hui ce lieu s'appelle
 La Romaine.
 C'est à mille kilomètres de
 Montréal sur la Côte-nord, à
 l'endroit où la rivière se jette
 dans le golfe. Un village de
 700 âmes sur le bord de la mer.
 Une porte pour entrer dans le
 pays Indien.
 J'y suis allé trois fois, j'y
 retourne bientôt, afin d'y
 effacer un vide dans ma
 mémoire de Blanc.

Robert Fréchette
 Membre de l'agence STOCK PHOTO